

Cette grâce, de toutes la plus importante, elle l'implore le front dans la poussière, le cœur brisé par le repentir, ou mieux, selon l'énergique expression du texte, "pulvérisé comme la cendre."

Cor contritum quasi cinis.

La prière de l'âme chrétienne est terminée. L'Eglise à son tour prend la parole en faveur de ses enfants : "Ce sera, dit cette mère éplorée, un jour lamentable que celui où l'accusé, sortant du tombeau, comparaitra devant son Juge. O Dieu, accordez-lui donc le pardon."

Huic ergo, parce Deus.

Enfin, jetant un regard sur tous les fidèles qui souffrent dans le séjour de l'expiation, l'Eglise adresse au Dieu qui va s'immoler pour eux ce dernier cri de son amour suppliant : "Doux Seigneur Jésus, donnez-leur le repos."

Pie Jesu Domine,  
Dona eis requiem

Tel est le *Dies iræ*, ce chant funèbre si consolant au milieu même de la religieuse terreur qu'il inspire. Un jour il retentira sur notre dépouille mortelle. Puissent les cœurs amis qui, alors, verseront sur nous "des larmes avec des prières", nous obtenir l'accomplissement de ce suprême souhait : *le repos éternel* !

CHAN. A. BOULOU MOY.

Que de beautés renferme ainsi notre liturgie, surtout lorsqu'elle est vécue avec âme et dignité. Qui donnera aux chrétiens, appauvris par leur faute, de connaître et de faire valoir les trésors trop ignorés qu'ils possèdent ?

L'ABBÉ J.-A. D'AMOURS.

## L'APPEL DE LA TERRE

Roman de mœurs saguenayennes par Jean Sainte-Foy

(Suite)

XVI

MONTREAL dissimulait dans la brume une partie de son immensité, ne laissant voir que ses dômes et ses tours émergeant ça et là... Le train filait tout le long du Saint-Laurent et l'on voyait, de l'autre côté, des côtes boisés semés de maisons blanches et de villas rougeâtres. La verdure était tranquillissante et elle marquait au campagnard qui avait toujours vécu entouré de choses familières et d'impressions très anciennes, l'ossature de pierres sans limite dont l'aspect effraye le nouveau venu.

Depuis qu'il était parti de Québec, Paul Duval avait repassé cent fois dans sa mémoire les péripéties du triste chapitre du livre de sa vie qu'il venait de commencer de vivre. Enfoncé dans le coin d'une banquette, la tête à demie sortie dans la portière, Paul Duval s'amusait au spectacle des paysages changeants que déroulait la fuite du train sur la voie; on traversait un village, puis, c'était des vallonements et des bouquets de bois, puis de petites villes barbouillées de suie et surmontées de hautes cheminées d'usines.

Mais rien ne pouvait distraire la pesante mélancolie qui l'avait envahi depuis son départ. Une tristesse, une sorte de noir affreux avaient taché la sérénité de sa jeune vie. Ah! il s'expliquait bien, au reste, cette tristesse des heures d'une vie de vingt-cinq ans qui devraient engendrer seulement des sentiments de joie, de plénitude, de confiance dans le

présent et dans l'avenir, et qui, chez lui, au contraire, le pénétraient de la plus pesante mélancolie...

Paul Duval prend plaisir à accrocher son esprit à des morceaux de nature que lui sert le train au hasard de la route et de la vitesse et où il souhaiterait pouvoir s'arrêter longtemps... Mais avant que son désir ait pu se préciser, le train l'emporte plus loin, toujours plus loin.

La griserie de la vitesse active son imagination en même temps qu'elle fait affluer les souvenirs dans son âme endolorie.

Il se souvient qu'il a été plusieurs jours malade et que sa mère a dû rester auprès de lui pour le soigner... Ah! le coup avait été rude. Il aimait de toutes les forces de son âme et, brusquement, on avait arraché de son cœur l'objet de son amour. La plaie était vive et elle devait mettre du temps à se cicatriser. Il pensa mourir mais sa forte constitution triompha.

Au mois de septembre, la famille Davis avait quitté Tadoussac pour retourner à Montréal. Paul ne put revoir Blanche avant de partir. Ce fut un nouveau grand coup pour le jeune homme. La santé lui était revenue cependant, mais le souvenir de la mort-réalité était loin d'être effacé de son cœur. Il l'avait trop aimée pour l'oublier si vite. Un grand vide s'était fait dans sa vie et rien ne pouvait le combler. Sa mère était revenue plusieurs fois et avait insisté à chacune de ses visites, pour l'emmener avec elle aux Bergeronnes. Elle espérait que la présence de Jeanne serait un baume aux blessures de son fils. La brave femme n'était guère rouée aux caprices du cœur. Mais le souvenir de l'autre était encore trop vivace